

Urgences



Discussions

Numéro 17-18, octobre 1987

L'esprit des lieux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025420ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025420ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1987). Discussions. *Urgences*, (17-18), 55–63. <https://doi.org/10.7202/025420ar>

DISCUSSIONS

Communication de:
Frédéric-Jacques Temple
Domingo Cisneros
Luc Bureau
René Derouin

Un interlocuteur (à Domingo Cisneros):

Je serais heureux de demander à notre ami quel rôle il attribue, dans les sociétés anciennes qu'il a dépeintes comme gravement menacées dans leur existence et dans leur essence, à l'imagination créatrice et fondatrice. Ces sociétés ne sont pas des données accomplies dans l'immédiat: elles se créent, elle se fondent. Quelle est, à votre sens, puisque vous continuez ce travail imaginatif par l'art, la place de l'imagination (et pas de l'imaginaire) dans l'évolution, dans la formation de ces sociétés?

Domingo Cisneros:

Actuellement la situation de l'art ou de l'imaginaire autochtone dans le domaine des arts se trouve dans ce contexte où la nouvelle génération refuse de suivre l'imaginaire de la vieille tradition. Pourquoi? Parce qu'on a tué un peu l'art autochtone: on en fait des pièces mortes, des pièces de musée. Maintenant, les jeunes artistes autochtones utilisent l'imaginaire d'une autre façon. Ils utilisent les techniques anciennes, les matériaux traditionnels, mais avec un nouvel imaginaire. A l'arrivée de la colonisation, les Amérindiens, comme toute société, étaient en éternel changement. Le processus évolutif s'est arrêté pendant quatre siècles, mais maintenant les jeunes prennent l'imaginaire d'une nouvelle façon. On retourne aux sources spirituelles plutôt que d'aller dans l'esthétique pure. On comprend que l'art n'est pas le début de l'art, mais une corruption du chamanisme. On retourne donc au chamanisme, aux sources, pour pouvoir, ensuite, inventer de nouvelles formes esthétiques. L'imaginaire artistique est donc surtout un imaginaire du sacré; c'est une communion telle qu'on ne peut pas séparer les deux.

Un interlocuteur:

Je suis touché par vos paroles. J'aurais aimé qu'on soit aussi complice de ce qui se passe dans l'arrière-pays: les coupes à blanc. On a été complices et témoins, cet après-midi, d'un paysage de beauté, mais il reste peu de choses autour. La violence que vous avez décrite, je la ressens beaucoup. Je vis dans l'arrière-pays. Si on passe sous silence cette violence faite au cycle de production d'une nature, si on l'ignore parce qu'on la côtoie, on contribue à ce qu'elle se reproduise et se perpétue, continuellement; on participe à ces coupes à blanc. Ça aurait été beau de faire aussi un voyage dans notre bel arrière-pays...

Louise Déry:

Ça permet peut-être de faire un rapprochement avec les propos de Luc Bureau, au sujet de ces nombreux villages disparus qui étaient justement l'arrière-pays ou le haut-pays. Avez-vous quelque chose à ajouter, Luc?

Luc Bureau:

Je n'ai pas précisément de choses à ajouter. J'ai parlé brièvement, tout à l'heure, de l'article de l'historien américain T. White où il est question des racines historiques de la crise écologique actuelle qu'il voit, lui, dans la pensée judéo-chrétienne. Il se pose la question à la toute fin de son étude: qu'est-ce qu'on peut faire? Détruire la science? Détruire la technique? Détruire la technologie en général? Et il conclut que c'est impossible d'en arriver à une reconversion de notre comportement vis-à-vis de la nature, vis-à-vis du milieu naturel, sans remettre en cause nos valeurs fondamentales, les valeurs judéo-chrétiennes. On agirait toujours un peu par coup de panique. Devant une catastrophe, on réagit. Mais ça ne va pas plus loin, c'est-à-dire qu'on garde fondamentalement les mêmes attitudes vis-à-vis de la nature. Elle est là pour être exploitée par l'homme. Elle est distante de nous; c'est une chose à laquelle on n'appartient pas et qu'on peut dominer. Il s'agit de se questionner ici sur la pensée écologique: actuellement comment fonctionne-t-elle, sur quelles bases s'appuie-t-elle. Est-ce qu'elle remet en cause, véritablement, nos valeurs fondamentales, les valeurs judéo-chrétiennes? Je réponds à une question par une question...

Reno Salvail:

Je trouve assez amusant qu'on ramène les catastrophes écologiques à des valeurs judéo-chrétiennes. Vous dites qu'on n'a qu'à regarder faire et qu'on ne peut plus vraiment arrêter la machine, parce que les valeurs de cette société sont déjà établies et quasiment immuables. Mais je pense qu'il y a quelque chose à faire. Quand on voit des territoires aussi vastes que ceux de la Baie-James inondés, pollués (parce qu'on transforme le mercure métal en méthyl mercure en inondant les sols), quand on laisse les politiciens (Robert Bourassa et tout le parti au pouvoir actuellement) penser une Baie James supplémentaire pour inonder d'autres territoires, c'est absolument aberrant. On voit chasser dans ces territoires des Indiens qui, habitués de manger le brochet, ne peuvent plus le manger parce que le brochet est aussi contaminé que le poisson l'était à Minamata; ces gens-là sont obligés d'aller chercher des boîtes de thon au Steinberg pour se nourrir pendant qu'ils vont à la chasse. Peut-être que ça dépend de ça, si la création artistique chez les Amérindiens n'est plus présente... Peut-être que ça leur prend trop de temps pour faire leur épicerie au Steinberg... Je trouve curieux que vous mettiez des espèces de gaffes politiques au rang de valeurs judéo-chrétiennes. Pourriez-vous m'expliquer? Je pense qu'il y a quelque chose à faire, effectivement, en disant: «non, c'est assez, on ne barre plus les rivières, on n'inonde plus de territoires.»

Luc Bureau:

J'exprimais la pensée d'un auteur; si je l'ai utilisée, c'est que j'endossais, d'une certaine façon, ses propos. Vous parlez d'une décision politique comme si c'était simple, une décision politique. Qu'est-ce qu'on revendique dans la société (et j'en fais partie, je suis un animal social?) On demande que notre toaster fonctionne le matin, on demande à avoir **La Presse**, **Le Soleil**, etc... on demande des automobiles, on demande... La liste serait très longue. Nous sommes dans une société de consommation. Or, le pouvoir politique ne prend que des décisions ad hoc, par rapport à des besoins qu'on exprime

dans la société. C'est peut-être cette vision-là du monde qu'il faut remettre en cause. Le pouvoir politique, pour moi, n'est jamais un instrument qui va changer quelque chose. Il ne fait qu'entériner et reconnaître, quand il ne pervertit pas, par la suite. Il pervertit très souvent, mais c'est très rare qu'il est au devant de la conjoncture des valeurs dans une société. Je n'ai pas de réponse exacte à votre observation. Qu'est-ce qu'il faut faire? Votre réponse vaut bien la mienne... Si vous pensez que c'est simplement en changeant de parti politique qu'on va régler l'histoire de la planète...

Marie-Christine Dubé (à René Derouin):

Ce qu'on a vu de votre «nordicité», c'était un travail sur la géographie, et maintenant on voit apparaître des petits personnages dans votre oeuvre. J'aimerais savoir comment s'est passée la transition entre le travail sur la géographie et le travail sur les personnages, comment vous l'avez vécue.

René Derouin:

J'ai fait beaucoup de géographie, de cartographie, de recherche d'un lieu et d'un territoire. Je l'ai trouvé, je l'ai inventorié et je sais exactement où je suis. Pendant trente ans, je me suis rendu compte qu'il n'y avait personne dans ce pays-là. Il y avait un lieu. Dans mon oeuvre, il n'y avait jamais personne. J'avais dessiné un lieu, un espace.

Le dernier document que j'ai présenté, je l'appelle «La mémoire génétique». Depuis trois ans, je travaille beaucoup sur la mémoire, comme beaucoup d'autres artistes. Très près de ma famille et très près de ma famille culturelle. La famille culturelle, pour moi, ce sont des peintres, des artistes, des écrivains mexicains, sud-américains, américains ou français. Je me suis rendu compte que, quand je vois l'apparition d'un personnage ou de l'homme dans le territoire, d'après moi il est déterminé génétiquement. Je suis très pessimiste et pas du tout romantique par rapport aux cultures en voie de disparition. C'est terrible de le dire, mais le déterminisme génétique va peut-être nous faire disparaître. Domingo en a parlé et nous a relancé la balle en disant que nous, les Québécois, on disparaîtrait. J'en suis convaincu. Mais ce n'est pas seulement les Québécois. Le débat romantique autour des folklores et des cultures en voie de disparition, c'est le même débat que celui de la disparition des espèces qui est amorcée depuis un million d'années. Je trouve que la science et la génétique, actuellement, sont une solution. C'est la solution la plus dangereuse, mais je ne suis pas romantique, je ne la refuserai pas. Je n'en vois pas d'autres. Toutes les observations que j'ai faites, je les ai faites avec les nouvelles technologies. Je vous ai présenté des vidéos; j'ai survolé des territoires avec des hélicoptères et j'ai pris des vues satellites. Alors je ne pense pas qu'on puisse revenir en arrière dans la perception de notre univers.

Le questionnement que j'ai, c'est d'essayer d'englober la mémoire de ma propre famille la plus immédiate, la mémoire sociale de ce qu'on est comme Québécois ou nordiques et les mémoires culturelles qui m'ont formé. J'ai écrit dans le catalogue que j'étais un métis, dans le vrai sens du mot. Je peux me permettre de dire que je suis Mexicain aussi. Je me donne de droit-là, d'être métissé de l'ensemble des cultures, à cause de la somme d'informations qui nous parvient aujourd'hui à travers toutes les cultures et par les

communications par satellite. On n'a pas à choisir de reculer: on est déterminés à avancer. La semaine dernière, j'ai pris position dans un communiqué, pour les manipulations génétiques, tout en étant très conscient de tous les dangers que ça implique. On ne peut pas reculer, sinon on fait du romantisme.

Un interlocuteur:

Je voudrais d'abord souligner un certain paradoxe qu'il y a dans un assemblage de mot comme «esprit des lieux». C'est mettre, d'une certaine façon, l'esprit dans la matière, ce qui est déjà assez intéressant. La question qui m'occupe, dans l'intervention que je fais ici, est celle de la réalité de l'esprit des lieux. Je vais commencer, indirectement, par une définition étymologique de l'existence: ex-sistere: être assis à côté. Je voudrais mettre en parallèle cette espèce d'inadéquation par rapport à l'existence avec l'aliénation et la violence qui ont été soulignées par MM. Temple et Cisneros, et par M. Bureau qui parlait de l'aliénation temporelle qui est la nôtre dans les villes: le travail, les montres, etc. Est-ce que l'espace ne nous met pas en face d'une autre forme d'aliénation? Le temps nous manque toujours; il ne reste que l'espace où s'exprimer, puisque le temps se dérobe.

Ce n'est qu'en partie que l'espace nous appartient, mais il nous appartient non seulement comme l'art mais aussi comme les sciences, qu'on oppose volontiers: on opposera par exemple, la géométrie à la création artistique, bien qu'il s'agisse dans les deux cas d'espace imaginaire. On ne trouvera notre identité qu'en vertu d'un effort qu'il faut toujours faire. Est-ce que la violence n'est pas justement la seule façon d'exprimer notre liberté? On est toujours à côté: les lieux qu'on essaie de récupérer nous échappent toujours. D'où les questions de la mémoire aussi, finalement. Alors je me demandais si ce qui nous est laissé, ce n'est pas la violence et l'espace. La violence, je l'associe à la création. Il n'y aurait rien d'autre: pas d'éden, comme le souligne le titre de M. Bureau, et pas d'utopie non plus, parce que l'utopie est un mieux être. Ce qui nous est offert, c'est plutôt une destruction qui se voudrait créative: la réalité des significations qui se trouvent imprimées dans l'espace. C'est cette question-là que je voudrais poser ici. On parle d'esprit des lieux, de dieux endormis. J'ai l'impression que nous les y mettons: une même ville, pour deux personnes, signifie des choses fort différentes. Il y a une espèce d'arbitraire dans les significations du lieu. Là encore, c'est un processus d'appropriation: c'est nous-mêmes qui imprimons nos dieux dans les lieux. Je vous laisse avec ça...

René Derouin:

Je pense que les questions de violence, ça s'adresse aux artistes...

Frédéric-Jacques Temple:

Il ne peut pas y avoir d'identité sans appropriation, c'est évident. En ce qui concerne la question que vous avez posée, vous y avez répondu parfaitement. J'ajouterai quelque chose qui n'est pas de moi: «le seul remède qu'il y ait contre la mort, c'est un sale mot de trois lettres: art...» C'est de Lawrence Durrell.

Christian Morrissonneau:

Deux mots à propos du temps aliénant et de l'espace aliénant. S'il y a une donnée fondamentale qui n'est pas aliénante, ce doit bien être l'espace, ne serait-ce que parce qu'il est réversible. Je peux toujours aller et revenir entre Rimouski et Québec autant que je veux, tant qu'il n'y aura pas de barrage de police; alors que le temps... Je ne peux pas revenir à ce matin, et Dieu sait si c'était l'un d'y être, au Bic. Mais je peux toujours y retourner au Bic. Je pense que l'espace est notre ami. Je vais en parler demain, justement...

Louise Déry:

On se fait de la publicité.

Christian Morrissonneau:

Ceci était une mise en marché: Comme ça tout le monde le saura... Ce n'est pas par hasard si on a mythifié un espace. On avait la chance, effectivement, d'en avoir un. Ça s'est fait peut-être, à travers du temps plus ou moins mythifié. Si on embarque autant, c'est parce que justement, intuitivement, on est conscient que l'espace permet au moins la liberté de mouvement. Je ne peux pas le démontrer. Chacun peut entendre que le fait qu'il puisse se déplacer fonde une liberté tellement grande; les Européens quittaient des bouts de terre où ils étaient contraints par tous les pouvoirs; en arrivant ici, le fait qu'ils puissent se déplacer, ça fondait une liberté qui a fait penser au monde entier que la terre promise était là à les attendre. Je pose donc l'aliénation du temps et la liberté de l'espace.

Luc Bureau:

Quand il a été question du temps, j'ai résumé ici la pensée de Gracq qui parle de l'intemporalité du produit de l'imaginaire urbain. Il dit:

L'ancienne ville de Nantes (et il met entre guillemets «l'ancienne ville» - l'ancienne ville/l'ancienne vie, j'aime bien le jeu de mots) et la nouvelle se superposent dans mon esprit, plutôt qu'elles ne se succèdent dans le temps. Il s'établit de l'une à l'autre une circulation intemporelle qui libère le souvenir de toute mélancolie et de toute pesanteur. Le sentiment d'une référence décrochée de la durée projette vers l'avant et amalgame au présent les images du passé, au lieu de tirer l'esprit en arrière.

Quand on parle d'intemporalité, d'une certaine façon, c'est dans ce sens. Ce n'est pas un temps qui tire mon esprit en arrière, c'est un temps qui est présent, un passé qui est présent. Je ne vous parle qu'avec les mots que j'ai appris il y a vingt ou trente ans. Je ne vous dis des choses que celles qui sont entrées en moi depuis je ne sais pas combien de temps. C'est intemporel.

Robert Richard:

J'aimerais revenir sur une intervention de tout à l'heure. Je vais peut-être me faire tirer le bout de l'oreille demain. Je crois que l'espace est peut-être plus aliénant, en ce sens que même si ça nous permet de faire l'aller-retour entre Québec et Rimouski, ça nous oblige à tourner en rond, ce

qui n'est pas nécessairement une forme de liberté. Dans le temps il y aurait une autre forme de liberté, justement parce que le temps est rétrogradable. On ne peut pas remonter le courant du temps, ce qui veut dire qu'on est obligés d'aller toujours vers l'avant. Dans le temps on a cette curieuse rencontre, ce curieux croisement de ce qu'on peut appeler l'identification entre la loi et le désir. Identification, c'est-à-dire recoupement essentiel entre la loi et le désir. Et puisqu'on parlait de judéo-christianisme, j'aimerais souligner ce qu'on peut trouver dans Ezéchiel: «Jouissez». A demain...

Irène Durand (à Domingo Cisneros)

Vous avez dit que vous étiez prêt, dans votre expérience avec un groupe d'artistes, à risquer votre vie pour l'art. Ça m'a beaucoup touchée, parce que je suis très curieuse de savoir quelle est cette chose pour laquelle vous êtes prêt à donner votre vie. Qu'est-ce que l'art pour vous, si vous êtes prêt à vous sacrifier comme ça?

Domingo Cisneros:

Ce n'est pas l'art pour l'art, mais c'est l'art pour défendre la permanence spirituelle de l'esprit humain. Pour aller plus loin, pour vivre autre chose. Marquer un point, par exemple, pour provoquer les choses. Le danger où nous nous trouvons est très concret et l'artiste, d'une façon mythique peut-être, veut jouer les héros pour arriver à frapper les gens, à les faire réfléchir. Chez nous, les artistes sont peut-être les plus sédentaires. Moi, j'ai toujours envié les archéologues et les anthropologues, même les écrivains; nous, dans notre petit atelier... Partir des rives de la vie, c'est précisément pour aller au fond de nous-mêmes. Il faut mourir plusieurs fois et renaître à nouveau, et les situations de danger extrême accélèrent le processus.

Un interlocuteur:

Une petite remarque, à partir d'une anecdote... Il y a quelques années, lorsqu'on demandait aux Tchèques si les Russes étaient leurs frères ou leurs amis, ils répondaient: «ce sont nos frères, parce que nos amis on les choisit». Je remarque que l'esprit des lieux tient beaucoup aux lieux qu'on choisit, qu'il ne faut pas nécessairement associer aux lieux de naissance, à la terre natale, à l'enfance. Le Mexique, Derouin l'a choisi. La Macaza, Cisneros, vous est aussi advenue. Quelqu'un notait tout à l'heure que l'esprit, c'est nous qui le conférons. Il y a les lieux dont on hérite (là où on naît, par un certain hasard qui a trait à papa-maman) et il y a les lieux qui nous choisissent ou qu'on choisit (là où on décide d'élire domicile) et qui sont peut-être tout aussi nataux.

Christian Morissonneau:

Samedi on est allé au Musée voir l'exposition de René Derouin. Et en voyant la galerie des femmes, j'ai pensé que notre lieu, le lieu de l'homme et de l'humain, c'est la mère. Le premier lieu n'est pas géographique, de quelque pays qu'on soit. J'ai l'habitude, dans mes cours de géographie humaine, de commencer par là. La première géographie, le lieu fondamental, c'est la mère. À partir de là on peut broder longtemps...

Une interlocutrice (à Domingo Cisneros):

On entend parler de la situation des Amérindiens et des Inuits à travers

des débats politiques sur les droits des minorités et les droits constitutionnels, et on voit l'art produit par les groupes autochtones. Mais on voit ce qu'il nous fait plaisir de voir, et on expose ce qu'on veut bien voir, nous, parce qu'on désire connaître ce que les Amérindiens pensent, ce qu'ils produisent. C'est beaucoup de folklore et cela nous fait plaisir. Mais j'espère, et M. Cisneros l'a laissé entendre, qu'il y a une production artistique importante. J'aimerais savoir comment cette production est diffusée en dehors des communautés autochtones. Parce qu'on a besoin d'une représentation de la qualité artistique des autochtones pour comprendre les choses à un autre niveau que celui des droits constitutionnels.

Domingo Cisneros:

Au temps du Collège Manitou, quand j'ai commencé à travailler en tant que directeur du programme des arts et communications, il n'y avait rien. Il y avait une femme indienne qui savait dessiner un peu et qui faisait un peu de peinture. Au Nouveau-Mexique, il y a The Institute of American Indian Art, et c'est très important: les Indiens de partout (Canada, etc.) vont étudier là. Mais c'est situé au sud des États-Unis, et il n'y a aucun cours d'utilisation des matériaux traditionnels. Ce sont des cours de peinture, de dessin. Le problème, au Québec, était que les nouvelles générations devaient s'éloigner des réserves pour aller étudier à Toronto, à Montréal; il y était interdit de parler sa propre langue, et on retournait chez soi une semaine par année. On oubliait le langage, on perdait les techniques de la pêche, de la chasse. Toute la difficulté, dans mon travail, était de faire revivre l'art de la forêt, le Woodland Indian Art. J'ai commencé à inventer des cours à partir des matériaux traditionnels: plumes, peaux, écorces, racines. On exposait à Montréal, en région et au collège même. Parce que les premières générations n'étaient pas bien préparées, il a fallu aller plus loin encore, et retourner vraiment aux sources. J'ai mis sur pied un programme accepté par le Ministère de l'éducation du Québec: un cours de deux ans, pour les artisans, et un cours de trois ans, pour les artistes. On a invité des artisans de toutes les tribus d'ici pour enseigner les techniques classiques pendant les deux premières années. Pendant la troisième année, à celui qui voulait devenir artiste, on donnait des cours de survie en forêt, d'art rituel, d'art chamanique. C'est le côté spirituel, le retour aux sources, qui leur manquait. Je ne veux pas qu'on donne des petits crayons aux enfants autochtones pour qu'ils fassent de belles petites choses qu'on va admirer. Plusieurs grands artistes autochtones se sont suicidés, se sont perdus dans le cul-de-sac de la ville; les artistes les plus connus finissent souvent dans les prisons et les hôpitaux où ils meurent. On essaie de ne pas être confinés dans un gettho artistique autochtone; on veut être considérés comme des artistes, tout simplement.

Frédéric-Jacques Temple:

Je voudrais dire que ce problème de l'exploitation de l'artisanat et des artistes indigènes n'est pas seulement le lot des Amérindiens. Nous avons dans le Massif central des paysans qui sont exploités pour que le touriste, le collectionneur y trouve son compte. Ce touriste achète des objets, les place sur sa cheminée mais ne s'occupe pas du problème des gens qui ont fait ces objets. Je crois que c'est la même chose pour les Amérindiens.

Une interlocutrice:

On a dit tout à l'heure que le lieu de l'homme c'est d'abord la femme. Mais dans la société, le pouvoir n'est pas partagé également. On pourrait y penser un peu plus. Il y aurait peut-être un peu moins de surexploitation de la planète au niveau de la culture. Ça se raccroche à la civilisation judéo-chrétienne qui était au départ une civilisation patriarcale. La femme a été délogée à ce moment-là. Auparavant, les valeurs matriarcales étaient plus importantes.

Une interlocutrice:

Étant donné ce qui vient d'être dit, j'ai une question importante à poser: Pourquoi n'y a-t-il qu'une femme parmi les conférenciers?

Louise Déry:

On est parti du sujet, plutôt que des personnes, pour organiser le colloque. On est parti des contenus et des intérêts des communications. Après avoir fait les choix des contenus (les territoires, les lieux intérieurs, les lieux informatiques, génétiques, etc.), on a fait une liste de participants éventuels. On a envoyé les invitations et les réponses que nous avons reçues donnent le résultat que nous avons. Plusieurs femmes étaient invitées. Le résultat est dû au hasard. Si ça peut vous consoler, le colloque a été organisé par une équipe de femmes.

Monique Michaud:

On a parlé de l'animal par rapport au temps et à l'espace. L'animal vit selon une migration. C'est aussi ce qu'on est en train de faire. On s'organise une migration. Les femmes sont en retard, un peu, encore aux prises avec des questions de survie économique, familiale, affective. Elles commencent à produire des choses, à s'annoncer. Ça vient petit à petit. Je tiens aussi à remercier M. Derouin pour ses réflexions sur le futur qui est un peu angoissant mais qu'on ne peut pas refuser. On ne peut pas refuser l'ordinateur, les satellites, la photo; on travaille avec ça, il faut travailler avec ça, voir plus loin. On ne pouvait pas non plus refuser la montre.

René Derouin:

Je dois dire que le titre de l'oeuvre exposée au Musée est **L'échographie du printemps**.

Domingo Cisneros:

Précisons, en parlant d'ordinateurs, que dans une petite réserve algonquaine d'une population d'environ 140 personnes, il y a plus d'ordinateurs, par capita, qu'à Tokyo ou New-York: il y a trente-cinq ordinateurs.

Un interlocuteur:

Ce qui me fait peur, quand on se prononce en faveur du développement technologique, c'est qu'on peut oublier des choses qui se sont produites au siècle dernier: une espèce végétale disparaissait à tous les quatre ans. Entre 1900 et 1960, une espèce disparaissait à chaque année, et depuis 1960, deux à trois espèces végétales disparaissent chaque jour. C'est dû au développement technologique, au chambardement du travail génétique. On

travaille maintenant à produire d'autres espèces pendant qu'on ne respecte pas ce qui existe. Quand je ne serai plus certain du sol que mes pieds foulent, quand je ne serai plus certain des aliments que je mange, peu important les progrès technologiques qui auront eu lieu, je ne pourrai plus m'enraciner.

René Derouin

Au sujet de la génétique, j'ai voulu faire le provocateur.